

Extraits *Raison d'amour*

LA FENÊTRE est ouverte.
Il fallait que le jour
fût ainsi.
Bleu le ciel, oui, d'un bleu
indubitable, comme hier soir
le voulaient tes baisers.
La lumière gonflée de vent
et tendue ainsi qu'une voile
que porte le jour, voilier
sur les mondes, vers sa fin :
car hier soir tu as voulu
que toi et moi nous embarquions
sur une aube qui approchait.
Il fallait que ce fût ainsi.
Et tout,
les oiseaux dans l'air,
les vagues sur la mer,
joyeusement animé :
par l'âme
même qui battait alors
dans les vagues et les envols
nocturnes de l'étreinte.
Si les cieux illuminent
des lueurs de paradis,
des îles couleur d'éden,
c'est qu'aux heures sans lumière
sans appui, nous avons désiré
la terre la plus innocente
et le jardin pour nous deux.
Le monde est aujourd'hui comme il est aujourd'hui
Parce que toi tu le voulais,
car hier soir nous le voulûmes

**

NON, l'amour ne s'arrête jamais.
Il va, il vient, il veut demeurer
là où il était, là où il fut.
Il pose son pied sur la terre,
sur le cœur ; il s'envole
et se pose ou s'enfonce
– comme un autour ou une flèche –
dans un ciel distant,
qui est parfois derrière,
et il va de proie en proie.
Dans les nuits douces
d'étoiles et de lumières
il s'étend pour se reposer.
Là-haut, céleste
un instant, la terre
est le ciel du ciel.

Il la regarde, la veut, tombe
dans une ardeur de vol.
C'est pourquoi l'on ne sait
de quelle profondeur
vient l'amour, lointaine,
si d'une profondeur de ciels
ou des entrailles de la terre.
Soudain
il semble qu'il est là,
qu'il est à nous, entre deux corps,
qu'il ne s'échappera pas,
gardé par nos baisers.
Et son pareil, sa vie
rapide ici en nous
vient, fort, si profond
qu'il a beau sembler s'enfuir à tire d'aile
en quête d'autres changements,
pour oindre d'autres êtres,
nous disons : mon amour.
Sa fugacité,
du fin fond de notre âme,
nous l'appelons éternité.
Et un instant de lui
de son temps infini –
s'il touche notre front,
sera notre vie.

**

SI LA VOIX pouvait être perçue par les yeux,
ah, comme je te verrais !
Ta voix a une lumière qui m'illumine,
lumière de l'ouïe.
Quand elle parle,
les espaces du son s'éclairent,
la grande obscurité
du silence se brise. Ta voix
a des reflets d'aube, de jeune aurore,
chaque jour, quand elle vient à moi de nouveau.
Quand tu affirmes,
une joie de zénith, un midi,
règne, sans l'art des yeux.
Il n'y a plus de nuit si la nuit tu me parles.
Et plus de solitude, ici, seul dans ma chambre,
si ta voix me parvient, si incorporelle, légère,
parce que ta voix crée son corps. Et naissent
dans l'espace vide, innombrables,
les formes délicates, possibles,
du corps de ta voix. Les lèvres et les bras
qui te cherchent, s'y trompent presque.
Et des âmes de lèvres, des âmes de bras,
cherchent alentour les créatures,

divines, créées par ta voix,
invention de ta parole.
Et à la lumière de l'ouïe, en cette enceinte
que les yeux ne voient pas, toute radieuse,
se baisent pour nous
les deux amants qui n'ont
d'autre jour ni d'autre nuit
que ta voix étoilée, ou ton soleil.